

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

## HOMMAGE A MISTRAL

COMTESSE DE NOAILLES.	Frédéric Mistral . . . . .	589
CHARLES MAURRAS . . .	1888-1926 . . . . .	592
•		
ANDRÉ CHAMSON . . .	Affirmations sur Mistral . . . . .	600
ALBERT THIBAUDET . . .	Lamartine et Mistral . . . . .	604
HENRI BOSCO . . . . .	Un coin de mystère . . . . .	614
JOSEPH DELTEIL . . . . .	Essais pour une traduction de <i>Mireille</i>	629
•		
JEAN GRENIER . . . . .	Cum apparuerit.... . . . . .	641
JEAN GIONO . . . . .	L'eau vive . . . . .	648
•		
CHARLES MAURRAS . . .	Mistralismes . . . . .	674
FOLCO DE BARONCELLI . . .	Le Cierge . . . . .	680
VALÈRE BERNARD . . . . .	Les Alyscamps. . . . .	684
ALBERT PESTOUR . . . . .	Je suis rentré.... . . . .	690
JOSEPH LOUBET . . . . .	Suite sur le hautbois . . . . .	694
ANDRÉ CHAMSON . . . . .	Compagnons de la Nuée. . . . .	700
•••		
PAUL VALÉRY . . . . .	Regards sur la mer . . . . .	710
JULIEN GREEN . . . . .	L'autre sommeil (II) . . . . .	713
PAUL MORAND . . . . .	Champions du Monde (III) . . . . .	738

### — NOTES —

Littérature Générale. — *Virgile et le mystère de la quatrième églogue*, par Jérôme Carcopino. — *Les mystères de l'Académie Goncourt*, par Jean Ajalbert.

Le Roman. — *Une femme à sa fenêtre*, par Drieu la Rochelle.

Les Arts. — Une lettre de Picasso. — Albert Gleizes et *l'Art cubiste*.

La Musique. — Concerts de Wanda Landowska.

Revue des Livres. — *Revue des Revues*, par Benjamin Crémieux, André Lhote, Pierre Lièvre, Boris de Schloezer.

*nrf*

# LIBRAIRIE PLON

GEORGES CLEMENCEAU

## GRANDEURS ET MISÈRES D'UNE VICTOIRE

In-8° carré sur alfa, avec 3 fac-similés hors texte .. .. 30 fr.

RAPPEL :

RENÉ BENJAMIN : *CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE*

In-16 .. .. . 12 fr.

L'édition originale parue dans *La Palatine* est épuisée chez l'éditeur

“ *LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES* ”

— 31 —

LOUIS LATZARUS

## BEAUMARCHAIS

In-16 sur alfa. .. .. . 16 fr.

“ *LE ROSEAU D'OR* ”

Œuvres et chroniques

QUATRIÈME SÉRIE

— 9 —

## CHRONIQUES

*Neuvième numéro*

In-8° écu sur alfa tiré à 3.300 ex. numérotés .. .. . 20 fr.

— 10 —

G.-K. CHESTERTON

## HÉRÉTIQUES

Traduit de l'anglais par J. S. BRADLEY. Préface de Henri MASSIS

In-8° écu sur alfa tiré à 3.300 ex. numérotés .. .. . 25 fr.

“ *LES CONVERSATIONS* ”

— 5 —

NAPOLÉON BONAPARTE

## SOUPER DE BEUCAIRE

Présenté par JACQUES BAINVILLE

In-8° carré avec 11 bois originaux de VALENTIN BITT

Il a été tiré :

950 ex. num. sur papier d'Arches .. .. . 35 fr.

30 ex. num. sur papier des Manufactures imp. du Japon 100 fr.

**LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT**

Imprimeurs-éditeurs, 8, rue Garancière, PARIS (6<sup>e</sup>)

EXEMPLAIRE N<sup>o</sup>

## FRÉDÉRIC MISTRAL

Etant tout enfant j'ai connu Mistral chez mes parents. Par les propos que l'on nous adressait ou que nous surprenions, on nous avait préparés à la ferveur, à l'étonnement que cause le génie. Dans un charmant châlet de Savoie, recouvert de fleurs comme le chapeau de paille des bergères, nous vîmes entrer à midi, un jour d'été, le plus beau des hommes. L'azur de l'espace, celui du lac semblaient attachés à lui, marquaient les contours de son grand feutre romanesque, de ses larges épaules, de sa noble et jeune allure. Il restait debout, son bâton d'olivier au poing, dans le lumineux encadrement de la véranda ouverte. Le riant regard assuré, la bouche épanouie, les mains cordiales du visiteur semblaient faire accueil à ses hôtes déférents, car là où Mistral posait son pied de pâtre auguste il était chez lui ; chacun devenait son convive. — Heure inoubliable, où je vis resplendir la supériorité !

A la table familiale, Mistral, près de ma mère, rayonnait, prodiguait ses fiers mouvements de tête, sa voix chantante, ses récits beaux autant que ses poèmes. Les enfants observent avec précision, ressentent avec justesse. Nous savions qu'un immense honneur venait de nous échoir, dans la maison rustique. Une sorte de bénédiction émanait du visage superbe, des gestes heureux, et nous recevions sur tout notre être l'exaltant climat créé par la présence d'un homme.

De face, de profil, lyrique ou familier, Mistral évoquait un héros de l'Hellade. Son rire, sa parole, sa gaieté

procédaient des dieux. A la fin du repas nous vîmes apparaître une sorte de hanap d'or, dont mon père, depuis plusieurs jours, parlait mystérieusement et qu'il avait gardé caché. Le cœur battant, nous attachions nos regards sur le vase précieux. Il demeura d'abord entre les mains de mon père ; un vin couleur de miel sombre y fut abondamment versé, et Mistral reçut l'offrande présentée en grand respect. Alors se levant, grave soudain et comme officiant, il entonna le chant sacré des Provençaux : « *Coupo Santo ...* ». Il est dans l'enfance même, si privée de bonheur, des instants qui attachent l'âme à la vie, ou, plus exactement, qui la maintiennent entre la terre et les astres.

A quinze ans, je revis Mistral. Sa beauté, qui ne devait pas connaître de crépuscule, avait l'éclat lisse et pur des pierres d'Arles et d'Avignon, ce je ne sais quoi d'azuré, de marin, de salin. Il voulut bien combler de présents la jeune fille que son génie enivrait. Portraits ravissants d'Apollon chevrier, donneur de sérénades, poèmes manuscrits, dont il m'avait, en les chantant lui-même, indiqué la musique, exemplaires de *Mireille* et des *Iles d'or* enrichis de dédicaces bonnes à troubler la modestie et l'orgueil, voilà le trésor que j'amassais !

Mistral ! lyre vivante, passager parfait sur le vaisseau du monde, que vous m'avez fait rêver !

\*  
\* \*

On fête en Provence les quatre-vingts ans de Mistral. Je vais là-bas, je retrouve le dieu toujours matutinal de mon enfance. Je me mêle aux bousculades, aux acclamations, aux agapes. A l'écart des tambourinaires et des flambeaux, il me récite, plutôt il module, ses vers divins :

*Je vois la Sainte-Baume  
La Madeleine embaume...*

*Le bâtiment vient de Majorque...*

*Sont morts les bâtisseurs,  
Mais le temple est bâti !*

\* \* \*

Un jeune Alsacien, qui descend du train en hâte pour le saluer dans sa maison de Maillane, ne peut plus, au moment de l'adieu, quitter la main du Maître, il s'y cramponne, lutte contre l'émotion, l'effort, enfin se courbe sur elle et l'embrasse.

\* \* \*

Un soir, en été, la nouvelle circule dans Paris, elle m'est annoncée à voix basse : Mistral est mort ! Je ne dis rien ; ma fenêtre est ouverte sur la nuit d'un bleu obscur, sur l'immense espace. Une étoile palpite. Je songe fixement : « Mistral, c'est désormais cette étoile. » Le lendemain, Barrès me décrit le signe exigé par le poète sur sa tombe, et murmure : « Que c'est beau, sur son corps enseveli, cette étoile du Mage ! »

COMTESSE DE NOAILLÈS

12 avril 1930.

## 1888-1926

Il y a trente ou quarante ans, tous les intellectuels de France et de Navarre ont eu sur leurs tables de travail une image de Goethe en contemplation devant la campagne romaine ; vous vous rappelez le grand corps répandu, le profil attentif et pur, d'un accent général d'intelligence unie à la force et (détail qui semble être venu fixer, rassembler et, pour ainsi dire, timbrer un chœur d'analogies diffuses) le vaste feutre clair de l'espèce qui est dite, aujourd'hui, mistralienne, mais qui devait être portée, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, début du XIX<sup>e</sup>, par les bourgeois campagnards de tous les pays : un portrait de mon bisaïeul, petit percep-teur de village, arbore ce chapeau de Goethe et de Mistral.

A la fontaine de Vaucluse, un beau jour d'août 1888, le grand poète rhodanien est assis ou couché, à peu près de même manière que l'illustre Rhénan visiteur de Rome, mais tourné de façon à laisser derrière lui, le ciel, la Sorgue en fuite par la vallée, vers la plaine, et c'est au figuier légendaire que vont ses regards, quand ils ont cessé de flotter sur le petit peuple de poètes et de pèlerins qui l'entourent de leur cour : ceux-ci, parmi lesquels cinq ou six Parisiennes aux fraîches ombrelles, sont venus assister aux spectacles d'Orange, restaurés depuis peu ; ceux-là sont seulement accourus pour voir ou pour revoir celui qu'ils appellent le chef, le maître, le père... Je n'étais, pour ma part, ni des uns ni des autres, arrivant de Paris, mais enfant du pays ; je connaissais à fond *Mireille et Nerte, Calendal et les Iles d'or*, mais ne savais trop que penser encore de Mistral et du

félibrige, n'y ayant guère réfléchi qu'avec ma cervelle de vingt ans : pour être exact et juste, vingt ans et quatre mois.

Au printemps écoulé, le félibrige de Paris avait bien voulu couronner mon Étude sur Théodore Aubanel envoyée à son concours, et Paul Arène, habituellement plus morose, m'avait promis de me présenter lui-même à Mistral. Mais, au moment critique, lorsque je le cherchai des yeux, mon bizarre parrain avait disparu comme une simple chèvre d'or, et ce fut un autre félibre, Maurice Faure, député de la Drôme, qui se chargea de moi. Il me donna pour un jeune homme de beaucoup de talent, ce qui ne tira point Mistral de son rêve, mais de naissance provençale, ce qui me valut aussitôt un regard plein d'intérêt, avec la question :

— *Mais de quel endroit de Provence ?*

Je le dis. L'intérêt s'accrut. Le grand poète me parla tout de suite de mon Martigue, îles et ponts, canaux et lagunes, du langage de nos pêcheurs, caboteurs, même long courriers... — *Savez-vous, me dit-il, qu'au bout du monde, en Chine, votre Martigues est en train de devenir synonyme de la Provence ? Un jour que je visitais un paquebot des Messageries à Marseille, un portefaix chinois, m'entendant parler provençal, me dit à bout portant : — ALORS, SABÈS LOU MARTEGAU ?*

Un long usage de l'intimité de Mistral me révéla plus tard pas mal de traits curieux de sa prédilection pour ma petite ville, dont la fâcheuse réputation est cependant bien établie chez les Provençaux... Il n'y était jamais venu ! Trois ans plus tard, quand j'eus la grande joie d'y organiser une réception à sa gloire, la salle verte du banquet qu'il présida fut ornée de cartouche qui portaient des fragments de ses poèmes tous plus beaux les uns que les autres, où le nom de Martigues et de ses habitants est mentionné avec la considération et l'honneur dont ils restent dignes :

*Es un Martegau qu'à la vesperado  
A fa la canson en calant si tis*

. . . . .  
*Un de mi grand (devans Diéu siègue)  
Ero esta conse doù Martègue...*

Il y en a douze ou quinze comme cela.

Plus tard, après les élections de 1893, dans une épigramme qui déplora la victoire de Camille Pelletan, il disait :

. . . *Seloun demoro soun pategue*

MAI AN VÓUNTA COUNTRE ÈU LIS OME DÓU MARTÈGUE.

Et, dans cette brillante après-midi de Vaucluse, non content de me parler « bourdigue » et « poutargue », il s'informait avec beaucoup de soin de la santé de ceux de mes pays et payses qu'il connaissait. Mes nouvelles n'étaient pas fraîches. Je n'en venais pas, j'y allais... En répondant tant bien que mal à ses questions, je sentais j'éprouvais jusqu'au fond du cœur le charme et le bienfait de cette bonhomie, de cette simplicité de beau Prince :

Barrès devait me dire quelques années plus tard, comme nous quitions le toit royal et papal de Maillane :

— *Il a bien le génie de l'hospitalité !*

Il avait d'abord celui de l'accueil. L'articulation de sa voix, très nette, n'exigeait, même, de ma surdité, qu'un effort d'attention insignifiant.

La discrétion m'avait fait faire un geste rapide pour le saluer, le quitter. Il me retint, en s'appliquant à me mettre à l'aise. J'y fus si vite et si bien que toute fantaisie qui me chanta en tête me vint naturellement à la bouche.

Je prie le lecteur de juger qu'il ne s'agit bientôt plus d'exprimer mon admiration pour la sublime liberté d'une poésie ou pour le naturel d'une noble pensée. Un garçon de vingt ans court à l'essentiel, qui est de contredire.



Toutes les objections qui, depuis quatre ou cinq ans d'études, me venaient à l'esprit contre le *multa renascentur* fondamental de l'art mistralien, toutes les difficultés qu'opposait ma pensée critique au « paradoxe » de son action, tous les « faits » dont je me figurais avoir tiré comme une limite d'airain pour sa volonté de héros, je n'eus aucune crainte de les évoquer devant lui, qui ne sourcillait pas, et de les présenter comme autant de « fatalités » qu'il lui serait impossible de dompter : évoquais la rapidité, la fréquence des communications établies par les moyens nouveaux, dits modernes, dits scientifiques ; je notais le contact et le mélange des races ; je disais la mort sensible de tous les caractères et insignes locaux... Il n'était pas très endurant. J'ai vu, depuis, l'impatience que lui donnaient de telles sornettes, et je ne puis m'empêcher d'admirer qu'il eût pu, dans cet ancien jour, m'écouter avec un sourire paisible, sans hauteur, même sans résignation apparente. Comme j'en ai honte ! Que je me sens humilié par la mémoire de son attention extrême accordée à de tristes banalités !.. Mais le sujet brûlant finit bien par être touché quand je dis que le provençal était moins menacé de disparaître que de se corrompre, en se francisant.

— *Ainsi, fis-je...*

A ce point, sa bouche dessina quelque chose comme la flèche d'une riposte. Je m'arrêtai. Lui, arrêté plus fermement, répéta mon mot :

— *Ainsi ...?*

Je me taisais par respect, il insista, je repris :

— *Eh ! bien, dans mon enfance, il n'y a pas très longtemps, j'entendais dire paire et maire, et j'ai entendu père et mère, à mon dernier retour de Paris...*

— *Mais, dit Mistral, les deux ont couru de tout temps en Provence. « Père » n'est pas un gallicisme.*

— *Soit, repartis-je avec audace, mais prenons cadièro. Tout le monde disait cadièro, et l'on commence à dire chaizo, qui n'est que la chaise française avec un accent du midi.*

— *Ceci, dit Mistral, est un peu plus grave.*

— *Alors ? Si le radical indigène tombe, s'il est remplacé par le radical étranger, et que la terminaison seule reste, est-ce que cette chute, si elle est générale, ne condamne pas à mort notre langue ? C'est ce qui arrive de plus en plus. N'est-ce pas ce qui est rationnel et fatal ?*

Au fur et à mesure que sourdaient ces bêtises, dignes de la philosophie évolutionniste du temps, le beau front de l'Altissime se déridait, les yeux clairs répandaient une flamme plus fine, et il finit par éclater, mais sans élever la voix :

— *Nos radicaux ? dit-il. Mais que faisons-nous du matin au soir, nous les Félibres, si ce n'est pas de chasser les radicaux étrangers, dignes, tout au plus, d'un patois, afin de rétablir les autres, les vieux et les bons ? Le félibrige n'a été fondé que pour cela. En cela consiste notre épuration notre restauration de la langue ! La renaissance provençale n'est pas autre chose...*

Ainsi s'affirmait et se dressait devant moi la belle et noble image du retour offensif de l'esprit de l'homme et de sa volonté réfléchie, concentrée et disciplinée, quand il lui plaît de se mettre en travers d'un flux d'événements inférieurs à l'humanité. Ainsi avait-il plu à Ronsard. Ainsi avait-il plu à Dante. L'idée n'en eût certes pas germé toute seule dans un esprit aussi embrumé que l'était alors le mien de philosophisme historique et de déterminisme brutal. La vie des mots, disait-on : leur vie fatale ! Oui, mais sans le goût et sans la raison, sans la conscience et la volonté : sans l'Homme. Tous les facteurs de l'univers étaient recensés hormis le facteur humain !

Même en supposant le principe juste, connaissions-nous toutes les causes en travail, saisissions-nous tout ce qui était ou tendait à être quand nous nous amusions à décerner des brevets de fatalité ?

J'avais complètement oublié, pour ma part, dans le phénomène des langues cette action de l'esprit des hommes, et surtout des grands hommes, lorsqu'ils com-

battent des destinées dont ils sont aussi les ministres. Or, l'UN D'EUX était devant moi !

Si bien que sa présence me faisait ressentir, comme un blasphème et sacrilège, l'avantage donné tout de go à la populace de l'Être, la vertu refusée au bon et au meilleur. Quel sophisme que ce défaitisme préalable : parler du combat en suspens comme d'une bataille déjà perdue !

Sans s'empêtrer de généralités et d'abstractions fort arbitraires, celui que Madame Mistral dans son discours de Cannes a si justement qualifié « philosophe » s'était mis à rêver silencieusement, et son silence semblait dire au raisonneur en herbe :

— *Ma foi, petit bonhomme, vous n'aviez oublié que moi !*

Mais la semence était jetée ! Il n'insista point. L'entretien creusé de légers silences continua de se dérouler paisiblement, devant le jour qui éteignait ses premières chaleurs dans la profonde cuve glauque dont le fantôme de Pétrarque aspirait avec nous les fraîcheurs enchantées. D'autres idées traversèrent Mistral. Il déplora que le Théâtre Romain ne portât point le nom que lui donnaient les gens du pays, *lou Cièri* : ce qui dispenserait de nommer Orange, comme l'Alhambra dispense de nommer Grenade. Puis il revint à mon grand sujet de Martigues, mais, je l'avoue, sans pouvoir me tirer de l'océan de réflexions où venait de me perdre la solution rapide de mes Nuées. Belle heure de ce jour, si beau, du matin de ma vie d'esprit ! Je ne pus jamais me défendre de m'y reporter, vingt et vingt-cinq ans plus tard, toutes les fois qu'il m'arriva de recevoir de Millane la carte ou la petite lettre que terminait souvent la souriante et magnifique salutation rituelle : « *et cum spiritu tuo* ».

— *Hé ! me disais-je alors, que fût bien devenu ce malheureux esprit, sans le Sien ?*

Tel, en l'été 1888, me fut révélé, un Mistral qui me révéla à moi-même. Tel je l'ai retrouvé, pour la dernière

fois, semblablement significateur et signifié, au début de l'avril 1926. Que le lecteur ne rêve point de quelque faute d'impression. J'ai bien revu Mistral douze ans et un mois après sa sortie de ce monde et, sans doute possible, plein de vie et de feu. C'était à Naples, que je traversais, avec mes amis Maurice Pujol et Jacques Bainville, pour aller à Palerme rendre de suprêmes devoirs au noble Prince qui venait d'y mourir du même mal que son aïeul saint Louis sous Tunis. Le bateau de Sicile ne partant que le soir, nous traînions le principal de notre temps libre dans le riche Musée.

Nous avons parcouru, avec l'intérêt qu'on devine, la portion des galeries de sculpture latine, au rez-de-chaussée, suite de têtes de consuls, d'empereurs et d'impératrices. Mais, à un coude du chemin, tout fut changé. Une certaine couleur du marbre, aimée comme une amie, chanta dans l'ombre fraîche : une belle substance lisse et dorée mit en branle tous les essais de mon souvenir athénien, et voilà que je déchiffrai sur le premier ou le second des piédestaux vus à ma droite le nom de l'exilé Sophocle, mais un Sophocle tel que j'en fus trois et quatre fois sidéré.

En effet, si les plans de son front cédaient et convergeaient suivant la structure et le mouvement quasi pyramidal du front d'un autre héros de la poésie, Jean Moréas, la bouche, ah ! la bouche du vieillard immortel, sinueuse comme la mer, entr'ouverte aux deux commissures et, là, fleurie d'une véritable mousse de miel, la bouche était pareille, exactement pareille, à celle que j'avais vue rire et même grasseyer, dans le visage de Mistral dès qu'il se mettait à dire ou à chanter quelqu'un de ses vers ! De sorte que « *le plus homérique* » des Tragiques d'Athènes s'élevait et brillait de sa demi-ombre de Naples pour nous certifier, plus forte qu'une parenté, une ressemblance inouïe, non de visage, mais d'expression, avec celui qui, devant nous, et au milieu de nous, s'était aussi nommé « *l'humble écolier du grand Homère* », et, en digne homéride, avait mis notre terre, notre

mer, notre ciel en poèmes, hymnes et chansons ! Par défiance de moi-même, craignant, comme toujours, d'être un peu ma dupe, j'ai passé et j'ai repassé, je suis allé, venu même revenu plusieurs fois devant l'image mystérieuse, non sans m'ingénier à mon tour aux chicanes et aux persifflages. Cependant, le premier coup d'œil avait été le bon. Rien ne put infirmer l'impression mistralienne de ce Sophocle, et rien n'était plus naturel que de loger dans l'arc de ces lèvres de marbre, comme autant d'abeilles vibrantes, soit les versiculets de la belle idylle moqueuse :

*En Arle au tèm̄s di fado  
Flourissié,*

soit la foudre lyrique balancée dans l'Invocation :

*Amo de moun païs...*

Le ton et l'accent pouvaient varier avec le déplacement de mes yeux, mais le rapport était constant, et ces variations que je ne cessais de saisir sans que la ressemblance diminuât, crurent en nombre, en précision et même en splendeur au fur et à mesure que je m'éloignai du Sophocle, de son Musée, et bientôt de Naples elle-même, sous le poids de ce souvenir extraordinaire, où rien d'ailleurs ne m'étonna : car l'apparition du maître de Provence perçant un masque athénien, à ce détour inopiné d'une promenade fortuite, ne pouvait que me préciser en quelle exacte compagnie de quels *princes du chant sublime* le Maillanais s'était lui-même défini sa part, sa juste part du jour éternel.

CHARLES MAURRAS

## AFFIRMATIONS SUR MISTRAL.

*T'apararen à boulet rouge...*

F. MISTRAL.

Pour ramener la grandeur de Mistral à une valeur simple, il suffit de poser qu'il a transformé, par son œuvre, le sens du mot civilisation et, avec lui, dans notre esprit, quelque chose de la réalité du monde.

La civilisation n'était que l'architecture de la vie sociale, le plan de la Cité, le décor dans lequel il nous fallait vivre : dans l'œuvre de Mistral, elle devient notre force la plus secrète, ce qui est le plus profondément lié à notre être, une puissance inaliénable et imprescriptible, contre laquelle ne peuvent rien ni les événements ni les forces de la terre.

Une glose subtile de son œuvre, une explication de ses poèmes, une transposition symbolique ou significative de la personne de ses héros et de ses héroïnes, rendraient difficilement sensible cette nouvelle valeur de la civilisation. La mesure solennelle du temps qui, avec son Centenaire, nous ramène vers sa gloire et vers son berceau, est plus propice que toute étude à cette compréhension. Maintenant peuvent s'unir, matériellement, en un seul faisceau, sa gloire, son œuvre et toutes les puissances qui se lièrent en lui, du berceau à la tombe, — part des hommes, part de l'homme, part du monde ou de Dieu — et se découvrir ainsi clairement les raisons d'une grandeur qui, comprise, nous apparaît comme une somme de l'expérience humaine.

Dès ses premiers pas, autour de Maillane, Mistral trouva devant lui les vestiges de toutes les grandes civilisations qui ne vivent plus que dans l'histoire.

La voie gauloise qui avait conduit les premières grandes migrations des peuples, n'était plus qu'une piste intermittente sur la crête des collines. Parfois, elle se confondait avec la route des légions de Rome qui marquait plus puissamment sa trace à travers le désert, avec ses bornes, ses longues dalles aux ornières creusées par la roue des chars. D'un point de l'horizon à l'autre, elles s'infléchissaient vers les villes, vers Saint-Rémy, vers Arles, vers Nîmes, où les temples, les amphithéâtres, les portiques maintenaient le souvenir de Rome, et l'image d'une civilisation qui su vivre par elle-même, avec son ordre, son architecture et sa puissance. En Avignon, à Saint-Gilles, aux Saintes-Marie, des églises et des châteaux révélaient un autre monde : monde chrétien du moyen âge qui vécut aussi dans sa puissance close et qui se recomposait aussi devant les yeux de l'enfant. Dans toutes les villes de la Provence, au long des rues, dans les vieux quartiers d'Aix ou de Nîmes, devant les demeures de la Renaissance, à petites cours, à fenêtres basses, à loggias étroits, cerclées d'acanthes, une autre civilisation se révélait à lui et une autre encore devant les Palais autoritaires ou les châteaux rustiques et pompeux du Siècle classique.

Toutes ces civilisations conservées dans leur architecture et dans leur décor monumental étaient mortes. Leur présence même témoignait de leur vanité. Cirques, temples, palais, demeures aristocratiques étaient vides, ou ne répondaient plus à la nécessité qui les avait faits construire par les hommes.

Devant ce spectacle, une certitude aurait pu naître, soutenue par le génie de l'époque, par les certitudes qu'avaient alors les plus grands des hommes et qu'ils avaient affirmées à travers tout l'ancien monde, devant des spectacles semblables : rien en restait des civilisations suc-

cessives, tout s'effaçait avec elles et l'effort de l'homme s'épuisait en vain à les reconstruire.

Rien de plus désespérant en apparence que ce coin de terre où subsistaient tant de vestiges de la grandeur humaine. Rien de plus romantique, rien de plus terriblement propice à la naissance du désespoir.

C'est ici pourtant que l'expérience des hommes va trouver enfin son équilibre, conquérir sa pleine puissance et, pour la manifester, l'œuvre de Mistral va naître, devant ce spectacle, d'une expérience profonde qui lui est contradictoire et qui pourtant ne saurait exister sans lui.

Le peuple de la Provence, les paysans et les citadins, les domestiques de la ferme paternelle, le père de Mistral lui-même manifestaient en effet autre chose que cette leçon désespérée qui se lisait sur tant de ruines. Vivants, allègres, maîtres des nécessités de leur vie, ils n'apparaissaient pas comme perdus sans espoir au milieu de cet écroulement des civilisations successives. Un certain génie avait survécu en eux à la disparition de la puissance et de la force. Il se retrouvait une puissance dans sa faiblesse elle-même et, presque ascétique, imposait la certitude que rien ne pouvait l'entamer. C'est dans l'homme que se retrouvait, intacte, la somme de tant d'efforts et, jusqu'au plus humble, chacun le manifestait et le manifeste maintenant dans l'œuvre du poète. Chaque vers, chaque poème nous en est une preuve, mais, comme pour nous donner cette preuve en dehors de son œuvre, Mistral nous a dit que, le soir, dans la salle du Mas du Juge, son père lisait l'Illiade, la Bible, ou Don Quichotte à ses domestiques rentrés des champs. Une force de l'esprit, une allégresse, un goût de la grandeur équilibraient ainsi l'enseignement des ruines.

Toute l'œuvre de Mistral repose sur cette expérience. Nourrie de l'histoire, elle échappe à ses servitudes et n'accepte aucune de ses limites. Nourrie par une terre, elle domine le destin qui la dirige et n'accepte pas plus les



servitudes de l'espace que celles de la durée. La vision que Mistral a du monde se situe ainsi par delà l'histoire, par delà l'événement, par delà la nation elle-même, qui est le grand événement du point de la durée où nous sommes.

L'œuvre de Mistral constitue, en effet, à elle seule, une littérature nationale, mais pour exister cette littérature n'a pas eu besoin du support matériel, de la réalité armée, close, confirmée, d'une nation.

C'est dire que la pensée de Mistral crée un monde, malgré l'histoire, au delà des événements, avec ce qui se découvre à nous, petit à petit, comme la réalité durable, éternelle peut-être, de l'homme et de son effort. Il la conçoit si bien et dans une si grande lumière, que toutes les différences qui ne sont que les apparences momentanées de la vie, s'écroulent pour lui : le pâtre devient l'égal de l'impératrice et les époques où tout semble se défaire lui découvrent un génie égal à celles qu'ordonne la puissance maîtresse de l'homme. Notre hiérarchie sociale disparaît chez lui en même temps que l'idée de décadence, qui est la hiérarchie des civilisations.

Je n'ai voulu tenter d'exprimer ici la puissance de l'œuvre de Mistral que par des affirmations simples, brutales presque. On n'ajoute rien à l'œuvre d'un poète, que la force qui nous vient d'elle. De Mistral à nous, cette force est la résistance de la vie et de l'esprit à tout ce qui les menace. Dans le monde qui nous est donné, au milieu des événements qui nous pressent et contre eux, elle peut maintenir, véridique, l'alliance de l'homme et de la terre.

ANDRÉ CHAMSON

## LAMARTINE ET MISTRAL

Mistral est entré dans la gloire par la porte d'or d'une belle phrase, empruntée par Lamartine à Adolphe Dumas : la flottante Delos qui est venue, une nuit, s'annexer silencieusement au rivage de la Provence. Voilà une image qu'il ne faudrait ni prendre à la lettre, ni appliquer à l'ensemble de la littérature d'oc. Cette littérature, et Mistral, ce n'est pas un supplément, une poussée adventice et aventurière venue du dehors, comme Euxène à Marseille. Elle fait corps avec la littérature française, elle participe à son rythme, et l'intelligence de celle-ci ne va pas sans une mise en place de celle-là.

La littérature provençale est, entre les littératures dialectales, la seule qui soit arrivée, qui ait été consacrée par des chefs-d'œuvre, fixée dans son orthographe, consolidée en une vraie langue, enregistrée dans de grands vocabulaires. La première génération félibréenne ayant fait la trouée, le provençal l'a emporté littérairement sur les autres littératures dialectales d'oc, la marseillaise, la gasconne, la béarnaise. Il l'a emporté à plus forte raison sur les littératures dialectales de langue d'oïl, plus précaires, plus inflexiblement absorbées par le rayonnement de la grande langue. Mais il est *primus inter pares*. Il s'élève plus haut que les autres arbrisseaux au pied du grand chêne ; mais il y figure bien comme le délégué du taillis. Le cas et la langue de la Provence intéressent toutes les provinces. Comme on a pu appeler Lyon, au temps du Cartel, la capitale politique de la province, Maillane, ou Aix, ou

Arles, ou Avignon, ou Fontségugue (on a le choix) pourrait s'en appeler capitale dialectale, puisqu'ils marquent le point où un dialecte a produit une grande littérature. Une histoire de la littérature provençale ne sera complète, bien en lumière, que le jour où elle formera la tête, ou le corps, d'une Histoire des littératures dialectales françaises : manière de travailler dans l'esprit de la *Comtesse* !

Entre ces littératures dialectales, on ne serait pas embarrassé d'en montrer une qui, sur un plan modeste, esquisse déjà en pleine littérature classique, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la destinée de la littérature des Félibres. C'est celle des Bourguignons, et plus précisément de Dijon et de sa campagne. Ouvrez les célèbres *Noei Borguignon* de Gui-Barôzai, *alias* Bernard de La Monnoye, le chef-d'œuvre de cette littérature ; vous êtes chez un Roumanille du xvii<sup>e</sup> siècle, et il vous semble que vous lisiez une vieille version de l'*Armana Prouvençau*. Traduits en provençal, ils garderaient presque toutes leurs rimes, et ne perdraient rien de leur sel, — ce qui n'est point le cas de leur traduction française. A la manière déjà de Mistral, La Monnoye joint à son œuvre un *Pichot Tresor*, c'est l'inestimable *Glossaire alphabétique pour l'intelligence des mots bourguignons*, qui ne donne pas seulement des explications de lexique, mais fournit de fil en aiguille, au hasard des mots à expliquer, tout un tableau de la vie du vignoble bourguignon à la fin du règne de Louis XIV ; tel, en Provence, le *Trésor du Félibrige*. — Comme l'*Armana*, comme les Noëls de Saboly, les *Noei Borguignon* furent solidement ancrés dans la vie populaire. Leur éditeur de 1842, François Fertault, mort centenaire et doyen de la Société des Gens de Lettres (on ne s'en étonnera pas quand on aura lu les deux premières pages, en vis-à-vis, de son édition, l'une en bourguignon, l'autre en français. Dans la page française il y a le nom et l'adresse de l'éditeur : *Paris, Lavigne, libraire éditeur, 1, rue du Paon Saint-André*. Dans la page bourguignonne, l'indication est donnée ainsi : *Ai Pairi. Cheu stu don j'aimon bé*

le ju) — donc le Bourguignon centenaire et salé Fertiault écrit dans sa préface : « Il n'y a presque pas de famille bourguignonne qui n'ait son exemplaire, pris indistinctement dans l'une des quinze ou seize éditions qu'on en a faites. Chez ceux qui n'en ont pu avoir, pour une raison quelconque, l'exemplaire imprimé, on est sûr d'en trouver au moins une copie manuscrite. Ce recueil s'est peut-être copié autant de fois que les seize éditions ensemble en ont fourni d'exemplaires au commerce. Nous en avons sous les yeux un exemplaire, qu'on ne peut comparer qu'à une seule chose : au paroissien d'une vieille bigote qui a marmoté ses prières dessus pendant plus de soixante ans. On y voit l'usure et l'empreinte crasseuse des doigts marqués d'une façon si vigoureuse, qu'il faut que plusieurs générations se soient délectées au chant journalier de ces malins cantiques. »

La Monnoye écrivait des vers en latin, en italien, et surtout en français : ces derniers faisaient de lui un habitué des prix de l'Académie, et même il fut des Quarante. Mais ses vers français et ses vers bourguignons, c'est l'eau et le vin. La platitude de son eau académique comparée au nerf poétique et à la substantielle gaillardise des *Noei bourguignon* eût fait la joie de Mistral : « J'aurais été aussi mauvais, eût-il dit sans doute, si j'avais écrit *Mireille* en vers français. »

Si La Monnoye et Aimé Piron sont les Roumanille de la petite renaissance bourguignonne, elle n'eut malheureusement pas d'autre Mistral qu'un ami de La Monnoye, Dumay, qui prétendit traduire l'*Enéide* en vers bourguignons, et ne fit guère que la rescarroniser. Paris était trop près, — et puis le bourguignon ne vaut pas en soi le provençal ! Mais en ce temps-là, pour Paris, le vrai Midi c'était la Bourgogne. La Provence, trop loin, c'était l'étranger : Racine à Uzès nous rappelle Fromentin en Algérie, et M<sup>me</sup> de Sévigné allait voir sa fille à Grignan comme vous allez retrouver la vôtre, mariée au gouverneur du Congo à Brazzaville. Les poètes bourguignons avaient

# HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VI<sup>e</sup>

R. C. SEINE 74-390 — CH. POSTAUX PARIS 225-06' — TÉLÉPHONE : LITTRÉ 51-18

## COLLECTION DES ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

## STENDHAL

(Format 15×20,5, typographie de R. Coulouma, à Argenteuil,  
H. Barthélemy, directeur)

Ouvrages parus :

## DE L'AMOUR

Avec soixante illustrations en couleurs d'Henri ARRAULT

29 ex. sur Madagascar, numérotés de 1 à 29, avec deux dessins originaux coloriés par l'artiste. Le volume.. .. 300 fr.  
600 ex. sur vélin de Rives, numérotés de 30 à 629. Le volume.. .. 175 fr.

## LA CHARTREUSE DE PARME

Avec une introduction inédite de Max DAIREAUX,  
et cent illustrations en couleurs d'André FOURNIER

50 ex. sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, renfermant deux dessins originaux coloriés par l'artiste. Les deux volumes (*reste un exemplaire*) .. .. 500 fr.  
950 ex. sur vélin de Rives, numérotés de 51 à 1000 .. .. *Épuisés*

## LE ROUGE ET LE NOIR

Avec cent illustrations en couleurs de DANIEL-GIRARD

Pour *le Rouge et le Noir*, le spirituel artiste Daniel-Girard a fait revivre en cent compositions toute l'époque du drame; ses costumes, ses personnages et ses paysages sont remarquablement étudiés. Cette édition réalise certainement le plus gros effort artistique pour rendre la mise en scène qui transporte le lecteur dans l'ambiance de l'œuvre de Stendhal.

50 ex. sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, renfermant chacun deux dessins originaux coloriés par l'artiste (un par tome). Les deux volumes. .. 500 fr.  
950 ex. sur vélin de Rives, numérotés de 51 à 1000. Les deux volumes .. 240 fr.

## CHRONIQUES ITALIENNES

Édition établie sur les meilleurs textes

Avec une introduction inédite de Max DAIREAUX  
Cinquante-huit illustrations en couleurs de F. de MARLIAVE

29 ex. sur Madagascar, numérotés de 1 à 29, renfermant deux dessins originaux coloriés par l'artiste.. .. *Épuisés*  
800 ex. sur vélin de Rives, numérotés de 30 à 829. Le volume .. .. 160 fr.

*Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires*



# Djo-bourgeois

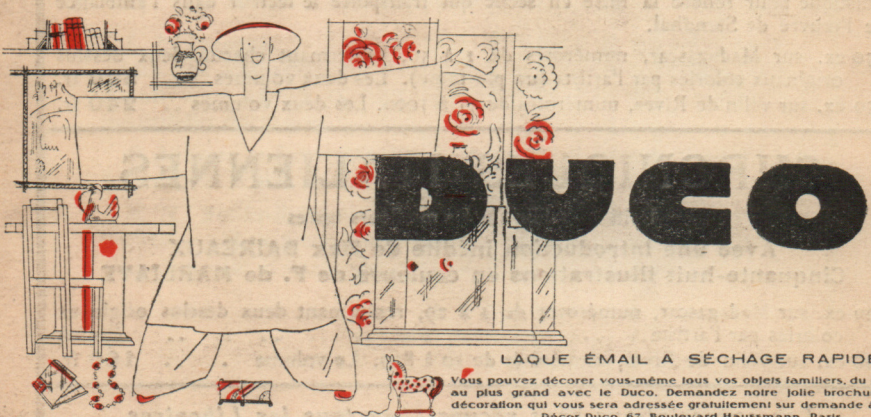
ARCHITECTE D. E. S. A.  
DÉCORATEUR

**pour construire votre maison, la meubler, la décorer**

25, Rue Vaneau, Paris (7<sup>e</sup>) -- Télép. Littré 09-70

**LE MARDI ET LE VENDREDI MATIN**

*vous pouvez tout  
laquer au*



**LAQUE ÉMAIL A SÉCHAGE RAPIDE**

Vous pouvez décorer vous-même tous vos objets familiers, du plus petit au plus grand avec le Duco. Demandez notre jolie brochure sur la décoration qui vous sera adressée gratuitement sur demande à l'Atelier Décor Duco, 67, Boulevard Haussmann, Paris

Société Française Duco, 67, Bd Haussmann Paris Central 39-10